

Cas de conscience

Pierre Joxe

Ed. Labor et Fides
Janvier 2010, 245 pages
19,50 euros

Il est extrêmement rare qu'un homme politique n'attende pas la fin de sa vie publique pour poser explicitement, cas concrets à l'appui, les questions éthiques que soulève l'engagement politique pour qui ne borne pas son horizon à l'intérêt personnel. Or le livre de Pierre Joxe, revenant sur neuf « cas de conscience » qui se sont posés à lui en plus de cinquante années d'une vie publique aussi bien remplie que diverse en expériences, ne saurait être lu comme les mémoires d'un homme qui jetterait sur le passé un œil de « retraité ». Il est rempli d'une passion du service indivisible de l'Etat, de la morale publique et du droit qui n'est en rien éteinte, et qui résonne à l'évidence avec nos propres attentes et nos propres convictions.

Comment concilier « éthique de responsabilité » et « éthique de conviction » ? Sujet classique de dissertation pour les étudiants en philosophie morale et politique, mais nous ne sommes pas ici dans le ciel des idées ni dans le confort de la théorie. C'est l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage que de ne passer sous silence ni les contradictions assumées - « gouverner c'est choisir » - ni les frustrations parfois accumulées - tous les acteurs n'appliquant pas les mêmes principes éthiques, y compris lorsqu'ils sont parties prenantes des mêmes combats.

Ainsi Pierre Joxe qualifie-t-il de « plus mauvais souvenir de mes vingt années de politique » l'affaire non pas de l'amnistie (déjà acquise), mais du rétablissement dans le cadre de réserve des officiers généraux, des « généraux félons de l'OAS ». Et de constater non seulement que « l'éthique de conviction s'est heurtée à l'éthique



Pierre Joxe
Cas de conscience

de responsabilité » mais que si François Mitterrand, faisant utiliser le « 49-3 » pour contourner le refus de voter cette mesure inacceptable, lui avait sauvé politiquement la face comme président du groupe socialiste à l'Assemblée nationale, « c'était une face de carême »...

La rigueur d'un jugement rétrospectif

Qu'il s'agisse des méandres explosifs de la gestion des « exfiltrations de terroristes », de l'attribution de la cinquième chaîne de télévision par Mitterrand à Silvio Berlusconi, ou encore de l'exploitation de la crédulité des citoyens les plus vulnérables pour l'expansion des recettes publiques fondées sur les jeux de hasard, la rigueur du jugement rétrospectif, qui ne se dément pas, relève moins de l'adage « qui aime bien châtie bien » que de la conviction qu'il n'est pas d'examen de conscience qui puisse s'arranger honorablement d'une mémoire sélective.

Il y a bien d'autres raisons de se plonger dans ce livre, en particulier pour celles et ceux, juristes ou non juristes, qui s'inquiètent de l'évolution de la justice des mineurs ou qui voudraient voir le Conseil constitutionnel fonctionner comme une Cour suprême digne de ce nom. On recommandera ici, tout particulièrement à l'attention des lecteurs, le plaidoyer pour l'admission d'« opinions différentes » qui, partout ailleurs qu'en France, permettent aux citoyens de mieux comprendre les enjeux des grandes décisions de justice.

Mais l'essentiel, pour les militants des droits de l'Homme, est sans doute dans ce que révèle un style aussi incisif que ciselé pour ne jamais perdre le contrôle de ce qui peut, en conscience, être dit ou le cas échéant suggéré. Exemple : « Fallait-il nommer Prouteau préfet ? Non. Fallut-il nommer Prouteau préfet ? Oui. » Faire tenir ainsi tout le poids du

présidentialisme propre aux institutions de la V^e République dans ce passage de l'imparfait au présent... Cela suppose certes d'allier la connaissance du pouvoir « de l'intérieur » à la maîtrise du degré d'expression publique de ses propres convictions, mais aussi, précisément, de ne pas renoncer à celles-ci sous le poids d'une accommodante « raison d'Etat » qui fut, dès la naissance de la Ligue des droits de l'Homme, notre plus constante ennemie. Militer à la LDH, c'est refuser de choisir entre morale et politique. C'est à la fois savoir la nécessité du politique, ne pas fuir les contraintes du réel dans un moralisme impuissant, et ne jamais céder aux petits arrangements des cyniques à courte vue. Plus facile à dire qu'à tenir chaque jour... Lisez ce livre, il vous y aidera.

Jean-Pierre Dubois,
président de la LDH

Carte de fidélité

Sylvain Rossignol

Les empêcheurs de penser
en rond / La Découverte
Mars 2010, 238 pages
14 euros

L'ambition et la réussite de *Notre usine est un roman*, le premier livre de Sylvain Rossignol (La Découverte, 2008)⁽¹⁾, fut un véritable choc. D'une commande d'anciens salariés de l'usine pharmaceutique Roussel-Uclaf (devenue Aventis) souhaitant témoigner de leur combat (perdu) contre la fermeture de leur entreprise, l'auteur a écrit un véritable roman imbriquant l'histoire du site industriel et la vie de ses travailleurs pendant plusieurs décennies. Si son nouveau livre, *Carte de fidélité*, a une genèse plus classique, il n'en possède pas moins toutes les qualités de son prédécesseur, tant documentaires que littéraires. Rythmé par

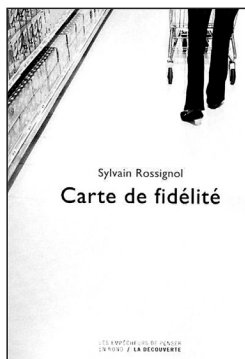
AGIR

Notes de lecture

de très courts chapitres monologués ou dialogués, ce roman est la chronique d'une grève annoncée, d'une liberté (intérieure) et d'une fierté enfin (re)trouvées. Les trois, étant, bien évidemment, intimement liées.

Décembre 2006. Sans concerter le personnel, Pluspourmoins, un hypermarché de Tours, décide d'ouvrir, sans concertation aucune, la veille de Noël – un dimanche cette année-là – jusqu'à 21 heures. Viviane Gillot, surnommée « *Iélo submarine* » comme la femme du mareyeur dans Astérix, cheffe du rayon poissonnerie, haute en couleurs et en réparties, est contre et s'en va trouver le syndicat. Sur ses conseils, elle décide de créer une section, d'en devenir la déléguée; mais tout est à faire, la dynamique à générer, personne n'est syndiqué dans cet hypermarché. Qui la suivra dans son projet, qui ne la suivra pas? Quelle sera la réaction de la direction? Noël est dans trois semaines.

Les jours et les chapitres s'égrainent, le mouvement de grève s'organise entre bûches et embûches. On découvre en profondeur un monde qu'on ne connaissait qu'en (grande) surface avec sa division du travail et des sexes: la direction (masculine), les cadres (masculins), les agents de sécurité (masculins, proches de la direction), les chefs de rayon (masculins, sauf madame Gillot; ils ne voteront pas la grève, sauf madame Gillot), le personnel de rayon (isolé) et les caissières (que l'on tutoie, qui forment un groupe fragilement soudé). Des alliances vont se dessiner, des trahisons s'opérer, des amitiés se nouer; et un amour se révéler. Inévitablement, le directeur se bat pour saborder la grève et pour que le magasin reste ouvert, en ce dimanche particulièrement rentable; il menace, il ment; il demande au service de sécurité d'utiliser le système de vidéosurveillance pour mieux contrôler les agissements du personnel. Il



ne préviendra le groupe auquel l'hypermarché appartient que tardivement; il craint pour sa carrière – son histoire est celle d'une ascension sociale. Quand la grève sera devenue inévitable, il se suicidera.

Portrait d'une caissière en révolte

Sylvain Rossignol, qui a choisi son camp, ne s'étendra guère sur les pressions du groupe, des actionnaires sur la direction, mais on peut les deviner. Comme on peut comprendre, s'il en était encore besoin, que les souffrances des cadres au travail sont bien réelles et parfois mortelles. Si le romancier nous fait découvrir en pointillé et en toute sympathie certains membres du personnel et quelques clients (dont un chômeur adepte de la décroissance), c'est à une caissière en révolte contre le monde entier, Noémie Aron, qu'il donne toute son attention. Avant d'être engagée dans ce magasin, elle œuvrait en usine. Elle a cru que le travail à la caisse serait plus facile à supporter que celui à la chaîne, mais non. Ou au début seulement. Quand elle n'avait pas encore compris que là aussi, la violence était bien présente, mais plus sournoise: cachée, maquillée, habillée. Pour encaisser ce travail, elle résiste en ne donnant ni sa vie ni d'emprises. Ainsi, elle cache à ses collègues et à ses responsables l'existence de sa fille, ses rêves d'Italie, d'une autre vie, elle ne demande aucun horaire particulier, elle a bien saisi que les caissières, on les tenait par là: l'arrangement de leur temps de travail. Chaque jour, elle pose un acte (symbolique) de sabotage (en omettant de compter UN article à UN client), envoi des S.O.S avec les bips du lecteur optique des codes-barres. Elle sera la première à suivre Viviane Gillot dans la préparation de la grève. Et si celle-ci finalement n'a pas lieu, c'est que le magasin a trouvé comment ménager (*manager*) la chèvre et le chou:

il restera fermé en raison du deuil de son directeur. Mais peu importe. La victoire ou la défaite. La lutte a été plus importante, elle a donné ou redonné une jeunesse à plusieurs des caissières. C'est dans ce mariage de l'intime et du social, de leur interaction et de leur interférence, que Sylvain Rossignol, avec son art du roman néoréaliste, réussit à nous faire appréhender au plus près, au plus juste, le fonctionnement de l'entreprise contemporaine, la vie de ses travailleuses et ses travailleurs.

(1) Réédité en format poche, toujours à La Découverte, en 2009.

Michel Zumkir,
coresponsable
du groupe de travail
« *Etrangers et immigrés* »
de la LDH

Les Juifs des romantiques

Nicole Savy
Belin
Mars 2010, 256 pages
23 euros

La haine des Juifs s'enracine dans la rivalité religieuse des débuts du christianisme et s'est structurée au Moyen Age autour d'un mythe négatif formé de stéréotypes. Mais les aspects nouveaux qu'elle a pris au XIX^e siècle, en même temps que se manifestaient contradictoirement les premiers efforts pour la déconstruire, méritent une attention particulière. C'est sur cette période située entre l'émancipation des Juifs par la Révolution française, qui les a reconnus comme citoyens, et la mort de Victor Hugo en 1884, dix ans avant l'affaire Dreyfus, que se penche Nicole Savy, en examinant tout particulièrement ce qu'en disaient la littérature et la poésie. Le regard de cette historienne de la littérature, qui a